

Cordonnier mal chaussé

Yau Shun-chiu

Adaptation française abrégée de Geneviève Barman

Grand-mère Chan avait eu une vie difficile. Jeune fille, elle avait assisté au déclin de sa famille, autrefois fortunée. Jeune femme, elle avait vu son mari partir tenter sa chance au-delà des mers, à Vancouver au Canada. Sans grand succès, hélas ! Restée seule à Hong Kong à la tête d'une nombreuse famille, elle s'efforçait de gérer au mieux ses faibles ressources, tout en faisant bonne figure malgré ses problèmes.

Pourtant, alors qu'elle était si frugale pour elle-même, à chaque fois qu'on célébrait un événement heureux dans son entourage, elle faisait un gros cadeau. A ceux qui s'en étonnaient, elle répondait d'un ton philosophique : « La marchande de fleurs pique des feuilles de bambou dans ses cheveux, la vendeuse d'éventails se protège le visage avec la main ».

D'autres expressions populaires chinoises transmettent la même idée, comme « le briquetier habite un cabanon de roseaux » ou « le menuisier n'a pas de banc pour s'asseoir ». Mais leur connotation est différente. « La marchande de fleurs pique des feuilles de bambou dans ses cheveux » traduit l'amour de la jeune fille pour la beauté et sa capacité à l'exprimer malgré sa pauvreté : à défaut des fleurs qu'elle doit garder pour les vendre, elle se pare de quelques feuilles de bambou arrachées en chemin.

Quand j'ai parlé de ce sujet avec Geneviève, elle m'a dit qu'en Europe aussi il y a de semblables expressions, comme « cordonnier mal chaussé » en français ou sa variante anglaise « the cobbler's children go barefoot » (les enfants du cordonnier vont pieds nus). On retrouve ce proverbe, à quelques nuances près, de l'Italie à la Hollande et de l'Allemagne à la Russie, à l'exception de l'Espagne et du Portugal où on lui préfère le forgeron qui n'a chez lui que des couteaux en bois. Sans parler de la langue arabe pour qui « le boucher se nourrit de navets ». Mais quelles que soient leurs différences, toutes ces phrases reflètent les disparités sociales entre riches et pauvres et le fait que, dans tous les pays, celui qui produit des biens ou des services est souvent le dernier à en profiter.

Ceci me rappelle qu'au milieu du siècle passé, quand les cimetières de Hong Kong n'avaient pas encore de gardiens professionnels, chaque année à Qingming et à Chongyang - les deux dates où les Chinois vont s'incliner sur les tombes de leurs ancêtres -, des inconnus venaient nettoyer les tombes dans l'espoir que les familles concernées leur donneraient quelque argent. La langue cantonnaise les désignait du nom de « chiens de montagne », un terme très dépréciatif. Ces gens étaient pour la plupart assez âgés et, comme tout le monde, ils avaient aussi leurs propres tombes familiales à visiter ce jour-là. Mais pour gagner de quoi subsister, ils allaient d'abord s'occuper des sépultures des autres. Celles de leurs défunts attendraient la fin des fêtes pour être balayées.

Vérossaz, le 31 août 2017